

### XIII

#### *Où l'oiseau s'envole de la cage*

Cependant, lord Sommerson n'était pas homme à s'arrêter devant une prison. Le mot impossible le surexcitait.

Il partit un jour pour le château de Néers, comme il serait parti pour Pontoise.

Or, le château de Néers est dans les Ardennes.

Il pouvait pénétrer chez M. de Néers en simple chasseur, qui a perdu son chemin. Il avait un ami dans le voisinage, le vicomte d'Arcq, qui pouvait le présenter; mais il avait peur d'être reconnu par le marquis, quoiqu'ils se fussent vus à peine quelques mi-

nutes dans la rue Chanoinesse. Il aimait mieux se confier à son autre rival, c'est-à-dire à Dieu. Il ne doutait pas que la marquise n'allât tous les jours à la messe. Aussi sa première visite à Néers fut-elle pour le curé. Il lui parla de son église en savant archéologue, il la visita avec lui, il lui dit qu'il voulait y dessiner quelques vestiges de fresques du quinzième siècle, encore visibles au-dessus de l'autel.

— Ah! s'écria le curé, si on pouvait réparer nos vitraux!

— On peut faire mieux que cela, dit lord Sommerson, on vous en donnera d'autres. Je connais le ministre de l'instruction publique, je ferai classer votre église parmi les monuments historiques.

Le curé ne se sentait pas de joie, il ouvrit son cœur à deux battants.

— N'avez-vous donc pas un château à Néers? reprit lord Sommerson. N'avez-vous donc pas un châtelain et une châtelaine qui s'occupent de votre église?

— Nous avons le marquis de Néers. Ne m'en parlez pas, il n'a lu l'Évangile que dans le livre de Renan, il ne vient jamais à la messe.

La marquise de Néers est une femme de haute piété, mais elle n'a pas assez d'argent pour ses menus plaisirs, sans quoi il y a longtemps que nous aurions nos vitraux.

— Mais elle vient à la messe, au moins.

— Tous les matins.

Lord Sommerson eût l'air de ne pas s'inquiéter de la marquise. Il donna au curé dix louis pour ses pauvres, en lui disant qu'il reviendrait le lendemain dessiner non-seulement les fresques, mais quelques motifs d'architecture et quelques fragments de sculpture.

Naturellement il revint le lendemain à l'heure de la messe. Il avait pris pied dans une auberge du village voisin, où il passait son temps à lire et à écrire.

Il savait la place de la marquise. Quand elle arriva, elle fut étonnée de voir un dessinateur à quelques pas de son banc. Elle le reconnut tout de suite. Elle faillit rebrousser chemin, quoique son cœur l'emportât vers lui.

Elle était avec sa femme de chambre. Elle alla pieusement s'agenouiller à sa place habituelle, se demandant comment lui et elle feraient pour s'entendre.

Ils commencèrent par le langage des regards ; elle levait les yeux vers lui comme si elle les eût levés vers le ciel. Il dessinait un chapiteau roman, mais il ne regarda plus le chapiteau. La marquise était curieuse de savoir comment il était venu jusque-là : elle donna son porte-monnaie à sa femme de chambre, en lui disant d'aller porter vingt francs à une pauvre femme qui était accouchée la veille dans le voisinage. Il y avait à peine quatre dévotes à la messe. Madame de Néers était seule dans sa chapelle.

Tout en dessinant toujours, lord Sommerson put donc causer librement avec elle. Il lui dit qu'il l'aimait plus que jamais, qu'il n'avait eu avec elle que des joies d'une heure, il fallait qu'il la possédât tout un siècle.

Elle lui répondit que c'en était fait, — que Dieu lui avait ouvert les yeux, — qu'elle reconnaissait son aveuglement, — qu'elle était résignée à ne plus vivre que pour Dieu, — que d'ailleurs elle espérait bientôt mourir, car ce n'était pas seulement son château qui était une prison, c'était le monde tel qu'il est.

Lord Sommerson répliqua que le monde,

tel qu'il est, n'est pas si mauvais que cela. Le paradis est sur la terre si on aime; il n'y a qu'une vraie prison, c'est le mariage; mais les grilles du mariage ne sont pas si solides qu'on ne puisse les briser. Il avoua sans périphrase qu'il n'était pas venu à Néers pour dessiner un chapiteau roman, mais pour enlever la marquise.

Elle se cacha le front dans son missel, comme si le diable lui-même lui parlait.

— On n'enlève plus les femmes, dit-elle en se familiarisant avec cette idée.

— On dit toujours cela, reprit lord Sommerson, mais on n'a jamais tant enlevé de femmes que depuis qu'il n'y a plus de chevaux de poste. Seulement, aujourd'hui, les enlèvements ne font pas de bruit, parce qu'il n'y a pas de grelots.

— Et quand on enlève une femme, où va-t-on?

— Au nord ou au midi, au levant ou au couchant.

Madame de Néers se cachait encore le front dans son livre.

— Que faites-vous ici? votre salut, j'ima-

gine. Si vous voulez je vous conduirai à Rome, c'est le vrai chemin du salut.

Madame de Néers ne répondit pas. Elle pensait à l'étroite cellule où la condamnait son mari. Elle avait presque toujours vécu de la vie parisienne, même en son château; mais désormais c'était la solitude la plus désolée! Pas un ami, pas une amie! Comme dans les prisons, le geôlier lisait les lettres, sa femme de chambre, une vraie Normande, était tout à son mari. Elle allait revenir, vrai gendarme qui suit le condamné.

— Oui, l'Italie, — Rome! — dit tout à coup la marquise; mais vous ne me parlerez jamais de la France.

En ce moment la femme de chambre était au bénitier, qui faisait le signe de la croix.

— Demain, répondit la marquise.

Elle ne dit plus un mot, — elle attacha les yeux sur son livre, — et le marquis de Sommerson acheva de dessiner son chapiteau roman.

Quand la femme de chambre passa près de lui, il lui montra son dessin en lui parlant anglais, Elle se laissa prendre. Toutefois elle

avertit M. de Néers qu'un étranger était venu à la messe pour dessiner des sculptures.

M. de Néers alla chez le curé, qui le rassura sur lord Sommerson. C'était un archéologue de quelque académie, amoureux des monuments historiques. Le marquis s'en alla, convaincu que cet archéologue ne prendrait pas sa femme pour un monument.

Le lendemain ce fut le même jeu. La marquise était plus pâle et plus vêtue, lord Sommerson, qui était venu à pied la veille, était venu en voiture ce jour-là. Il dessinait un autre chapiteau — toujours roman, — un peu plus loin du banc de la châtelaine.

Au milieu de la messe madame de Néers donna vingt francs à sa femme de chambre pour les porter à l'accouchée.

Quand la femme de chambre revint elle ne trouva ni sa maîtresse ni l'archéologue.

Vous voyez d'ici toutes les joies et toutes les terreurs de madame de Néers. Être enlevée par un homme qu'on aime pour fuir un homme qu'on hait ! Sentir dans son cœur les gaietés de l'amour et sentir aussi dans son âme toute l'horreur de son péché !

Mais c'était là toute la vie de cette femme étrange : l'émotion du bien et du mal, de la pécheresse et de la repentante, de la volupté et du cilice, c'était ce qu'elle recherchait. Elle n'était née que pour mêler sans cesse le plaisir à la douleur, la comédie au drame, l'éclat de rire aux larmes. Il avait manqué à cette femme de trouver un amant dans son mari.

Huit jours après, huit jours de bonheur, elle allait s'agenouiller et sangloter dans toutes les églises de Rome. Ce cœur vingt fois donné, elle le donnait encore à Dieu avec tout l'enthousiasme et toute l'effusion des saintes qui se sont illustrées par le martyre.

Pour madame de Néers l'église n'était pas un masque, c'était un refuge contre elle-même. Elle était toujours de bonne foi, quel que fût son amour. C'était à force d'amour qu'elle trahissait Dieu pour les hommes et les hommes pour Dieu.

Comme a dit madame de Maintenon, elle ne pouvait arracher de sa robe les lambeaux de notre première mère. Elle étreignait la passion sans jamais ouvrir ses bras.